

LE PAILLADIN

Numéro 14 - Février 2019
Gratuit

Votre journal de quartier

Des ruines d'Alep aux Oscars

Caméraman d'un documentaire à succès,
Thaer Mohammed, réfugié en France,
vit à Celleneuve et poursuit ses études. (p. 3)



© Photo Thaer MOHAMMED

ÉDUCATION

Voyage à Tinghir :
une « leçon de vie »
pour les Escholiers (p. 2)

PAROLES DE PAILLADINES

Les freins à l'emploi des mères (p. 6)
Retour sur l'expo « I am a man » (p. 7)

ET AUSSI...

FAMILLE

« Les relations père-fils,
c'est compliqué » (p. 4-5)

L'agenda du quartier,
mots mêlés, sudoku... (p. 8)



La citation

« *Aimer et écrire sont les meilleurs ferments du bonheur* »

Jean d'Ormesson

LE PAILLADIN

Fondé par

KAINA.TV
votre média citoyen

Tél. 04 48 78 90 91.

E-mail : journalpailladin@gmail.com

Facebook : LePailladin

Directrice

de la publication :

Estrella Hernandez

Rédacteur en chef :

Mathieu Conte

Ont participé à ce numéro :

Hind, Sami, Wissal A., Wissal H., Anissa, Saïd, Khaïra, Hajar, Jade, Abdelwalid, Walid, Nassima, Marie-Alice, Alya, Hiba, Chaïma, Sofiane, Jawed, Ayoub, Sirine, Dounia, Nouhaila, Ryad, Malika, M. Bayou et Mme Rességuier (Les Escholiers de la Mosson); Zahra, Rachida, Kamir, Fatima, Marguerite, Kaoutar, Meriem, Diane Marion (Imeif); Nadia, Safa, Selma, Kalidja, Latifa, Rachida, Radia, Sofia, Fatima et Denise Escolano (Alisé); Christine Quaillet, Fouzya Akrafi, Abderahim Bassaoud, Aïssande Lopez; Zakaria Erragragui et Mathieu Conte (Kaina).

Impression : Bonniol, 126 rue Claude-François, 34080 Montpellier.

Tirage : 2000 exemplaires
N°ISSN : 2554-2869

Avec le soutien de

Fondation de France

cget

Commissariat général à l'égalité des territoires

Liberté • Égalité • Fraternité
REPUBLIQUE FRANÇAISE

PREFET DE L'HERAULT

M
Montpellier

« Ce voyage est une leçon de vie pour nous »

Fin novembre, 24 Escholiers de la Mosson, en classe de 3^e, ont effectué un voyage à Tinghir (Maroc). Selon leur professeur Mme Rességuier, « ça leur a permis de vraiment connaître le pays, ce qui est paradoxal car certains sont d'origine berbère et y vont pendant les vacances. Mais de leur propre aveu, ils ne cherchent pas à en savoir plus. Ils restent en famille, vont à la rivière et c'est tout. Classique pour tout ado. Là, au contact d'associations humanitaires comme *Les Enfants pionniers de Tinghir*, en étant eux-mêmes acteurs, leur vision a changé ». Voici leurs impressions, recueillies par leur CPE, M. Bayou.



Dans le vieux quartier historique juif de la ville de Tinghir (le Mellah), on a rencontré une petite fille qui s'était fabriquée elle-même ses ballerines, avec du plastique. Elle était toute mignonne et souriante et nous on était là avec nos vêtements de marque, sans mesurer la chance que l'on a de pouvoir les porter et les faire acheter par nos parents. - **Hind**

Dans les gorges de Toudra, j'ai entendu un petit dire à sa maman « tu as vu leurs habits maman ? ». Je n'avais pas réalisé jusqu'alors que nos habits pouvaient faire rêver. - **Sami**

Lors de la fête de l'Aïd El Mouled, nous avons été invités par une association de quartier et participé à des jeux simples, bricolés avec deux bouts de ficelle, mais des jeux drôles qui rassemblent petits et grands. Nous on n'est jamais satisfaits, on réclame toujours plus. - **Wissal A.**

Les gens sont généreux, toujours prêts à nous inviter à boire, à manger alors qu'ils ont peu. On était invités partout, tout le temps. Ils donnent plus que ce qu'ils ont. - **Anissa, Wissal H., Saïd**

On a rencontré des gens souriants, fiers, chaleureux, avec la main sur le cœur. - **Khaïra, Wissal H., Hajar, Jade, Abdelwalid**

Les gens que l'on rencontre ne te connaissent pas, mais ils te parlent comme s'ils te connaissent. Et quand tu es accueilli chez eux, ils te traitent comme un membre de leur famille. - **Walid**

Ils sont heureux d'aller à l'école, alors que les conditions d'accueil ne sont pas confortables. Il n'y a pas de chauffage par exemple. - **Nassima, Marie-Alice, Jade, Alya, Hiba**

En France, on a des moyens pour apprendre, pour vivre (piscines, médiathèques, transports...) et on n'a pas la volonté. Au Maroc, ils ont la volonté, mais pas les moyens. - **Sami**

En classe, les tableaux sont accrochés avec des cordes, les murs sont sales et abîmés, les fenêtres parfois sont cassées, il fait froid. Les livres ne sont pas intéressants, il n'y a pas d'images, ils font vieux et en plus, il n'y en a pas assez pour tout le monde. Je pensais que personne n'allait écouter et travailler dans ces conditions et en fait pas du tout. Alors que nous, on a du chauffage, des salles grandes, claires, bien peintes et décorées, des vidéoproje-

cteurs, des livres avec des cartes, des photos... et on ne fait pas d'efforts pour travailler. - **Chaïma, Sofiane**

À un cours de sciences physiques, j'ai constaté qu'ils n'avaient pas assez de tubes à essais pour faire des expériences. Et en anglais, ils n'avaient qu'un cahier pour deux, certains binômes n'en avaient même pas. - **Jawed**

Nous on conteste souvent l'autorité des adultes alors qu'au Maroc, ils respectent leurs profs. - **Ayoub**

On a rigolé avec des gens, même si parfois on ne comprenait pas ce qu'ils disaient. - **Sofiane**

On s'est plaint de ne pas avoir eu d'eau chaude pendant le séjour alors qu'on a rencontré des gens qui n'avaient pas de toit. Quand on a visité le collège El Wafa, j'ai demandé à une fille si sa vie lui plaisait et j'ai été choquée qu'elle me réponde oui. Elle est contente de sa vie qui n'est pas aussi bien que la nôtre. Et nous, on n'est pas contents. Plus on est pauvre, plus on est généreux, c'est fou ! - **Hind**

Ça nous a mis une grosse claque. - **Sirine, Dounia**

Je me suis même habituée à leur façon de vivre alors qu'avant je ne faisais pas l'effort. - **Nouhaila**

On a été accueilli merveilleusement bien à Dar Aïcha, notre maison d'hôtes. On a super bien mangé, c'était toujours bien cuisiné. L'équipe est restée avec nous le soir, ils ont joué, dansé et fait de la musique avec et pour nous alors qu'ils se lèvent tôt. - **Wissal A.**

Les gens ont toujours le sourire et sont heureux quand ils jouent de la musique, qu'ils sont dans la rue, ou qu'ils jouent. - **Ryad**

Quand on est arrivé à 4 heures du matin, on avait faim. Le patron nous a entendus et nous a fait un tagine ! Il voulait bien nous accueillir. Les gens au Maroc connaissent le sens des valeurs, que nous, on a parfois tendance à oublier par égoïsme. Finalement, il en faut peu pour être heureux. Après ce voyage, on ne sera plus jamais pareils. On a gagné en maturité. - **Malika**

À leur demande, les collégiens vont créer avec leurs enseignants l'association *Les Amis des enfants pionniers de Tinghir*, pour continuer à aider les enfants des montagnes qui ont peu.

www.clg-mosson-montpellier.ac-montpellier.fr/

Le Casque blanc armé d'une caméra

Caméraman du documentaire *Les Derniers Hommes d'Alep*, Thaer MOHAMMED tente de reconstruire sa vie en France, où il est réfugié depuis un an.



Des ruines d'Alep au paisible quartier de Celleneuve en passant par Hollywood, la trajectoire de Thaer Mohammed (25 ans), caméraman du documentaire *Les Derniers hommes d'Alep*, est exceptionnelle.

Le conflit syrien débute en 2011*, pendant le Printemps arabe. Après les chutes de Ben Ali en Tunisie et de Moubarak en Egypte, le peuple syrien manifeste pour plus de libertés et la fin de la corruption. « *Cela fait quarante ans que la dictature est en place* (Hafez al-Assad accède au pouvoir en 1970, Bachar lui succède en 2000). *Les gens veulent une démocratie* ». La répression est violente.

Alors lycéen, Thaer Mohammed voulait être ingénieur mais ressent « *le besoin de raconter* » ce qu'il se passe, étudie les Technologies de communication et d'information, et devient journaliste freelance.

Pour avoir critiqué la dictature dans ses reportages (pour l'AFP, CNN, NBC News...), il passe 8 mois en prison, dans une « *cellule de 2 m²* », où il subit « *des violences psychologiques et physiques* ». À partir de 2014, la Russie, la Chine et l'Iran apportent leur aide à Al-Assad. Les révolutionnaires - « *85 % du peuple* » - sont « *assommés* » et se sentent « *abandonnés* » par les politiciens, qui font « *toujours des promesses, disent qu'ils vont aider les gens pour se donner une image de héros, grandir politiquement, mais il n'y a pas de vraie aide* ».

C'est à ce moment-là que Thaer devient un des Casques blancs, ces civils qui ont choisi de lutter contre le régime autrement que par les armes, en aidant les victimes des bombardements, sur la ville d'Alep. Après avoir pris « *le temps de connaître* » ses « *amis* », dont il parle aujourd'hui « *comme des frères* », Thaer leur propose de filmer ce qui deviendra *Les Derniers Hommes d'Alep*, un documentaire qui raconte leur histoire.

Dans des conditions « *de survie* », Thaer tourne « *quatre ou cinq heures par jour* ». « *Il faut être fou* » et « *faire attention tout le temps* » parce que « *le danger est partout* ». Plus qu'un travail artistique, Thaer réalise une mission. Il doit témoigner. « *Quand les enfants ou les mamans pleurent leurs morts, c'est très dur de se demander s'il faut montrer au monde ce qu'il se passe ou rester à distance* ». Le tournage s'arrête fin 2016, au moment où Bachar al-Assad reprend Alep aux rebelles.

Sachant sa vie en danger, le jeune révolutionnaire s'exile en Turquie, où il fait une demande de visa à l'ambassade française. Le « *destin* » fait que sa copine, avec qui il n'a plus eu de contacts depuis son emprisonnement - « *trop dangereux* » - est aussi en Turquie à ce moment-là. Les amoureux se retrouvent et partent ensemble en France, qui représente à leurs yeux « *la liberté* ».

À peine arrivé, Thaer repart pour... Hollywood ! *Les Derniers Hommes d'Alep* est nommé aux Oscars 2018**, dans la catégorie meilleur documentaire. Et s'il a le plaisir de rencontrer Leonardo DiCaprio, « *une bonne personne, qui ne nous prend pas de haut* », Thaer ne se sent « *pas à l'aise. Depuis 5 ans, je travaillais en Syrie et d'un coup, je me retrouvais à Hollywood. Ce n'était pas normal pour moi d'être là. Je ne pouvais pas parler spontanément aux gens, sourire à tout le monde, ce n'aurait pas été naturel* ».

Le réalisateur, Feras Fayyad, en Turquie pendant le tournage, prend toute la lumière. « *Il vit aujourd'hui à Los Angeles alors que nous, qui avons fait le film, on est en Syrie ou on est réfugiés ici. On était tous amis pendant le tournage, mais après c'était merci, au revoir.* »

La parenthèse américaine refermée, Thaer retourne en France. Il découvre les lourdeurs administratives - « *le monde entier se développe, mais en France, pour un papier qui manque, tout s'arrête* » - et la volonté de « *contrôle* » de l'Etat derrière l'idéal de liberté. « *Je suis monté à Paris prendre des photos des manifestations des Gilets Jaunes. Ça ressemblait aux manifestations en Syrie. Les manifestants et le gouvernement devraient pouvoir se parler sans violence. La France est un grand pays, qui doit voir les gens pauvres. Il y a beaucoup de SDF ici. En Syrie, s'il y a des gens dans la rue, les autres vont les aider* ».

En France depuis un an et deux mois maintenant, Thaer vit à Celleneuve avec sa fiancée. Tous deux étudient à Paul-Valéry, elle la psychologie, lui le français. Mais Thaer compte bientôt déménager à Paris, pour étudier le cinéma. Il espère pouvoir y faire avancer son projet : réaliser un court docu-fiction sur des prisonniers syriens arrêtés par le régime d'al-Assad. Pour l'instant, il ne bénéficie « *d'aucune aide* ».

S'il lutte à distance, Thaer n'oublie pas de prendre des nouvelles de ses proches en Syrie, grâce à Whatsapp et Facebook. En espérant un jour voir son rêve se réaliser : « *Retrouver ma famille, voir la Syrie en paix, libre, et sans violence* ».

Zakaria ERRAGRAGUI et Mathieu CONTE
Kaina TV

* Selon les sources, depuis 2011, le conflit a fait entre 360.000 et 500.000 morts, et 9 millions de réfugiés, soit la moitié de la population syrienne.

** Finaliste aux Oscars, le film a été primé par le jury du festival du film indépendant Sundance (USA) en 2017.

*** *Les Derniers Hommes d'Alep* est visible sur <https://www.youtube.com/watch?v=GmZ0FMaH4Mg&t=759s>

Tac-au-tac

Une couleur
Le noir et le blanc

Un verbe
Photographier

Une personnalité à rencontrer
Ma famille

Un musicien
Justin Bieber

Un auteur
Nizar Kabbani
et Ahlam Mosteghanemi

Un film
Le Pianiste (R. Polanski)

Un animal
Le chat

Un sport
Le football

Un plat
Le poulet

Un hobby
Voyager

La destination de vos rêves
La Syrie

Une devise
Si le peuple veut la vie,
le destin lui répondra

Votre grande qualité
Le courage, la patience

Votre grand défaut
Nerveux

Ce qui vous plaît chez les gens
Qu'ils sachent garder un secret, la confiance

Ce que vous n'aimez pas chez les gens
Le mensonge

Votre définition du bonheur
La chute d'al-Assad

« On sait qu'on s'aime »

Tout est parti d'une discussion sur un balcon. Trois jeunes d'origine marocaine se racontent des morceaux de vie de leurs pères. Leurs histoires sont différentes mais les similitudes sont nombreuses...

Dans la première partie (lire *Le Pailladin* #13), ces jeunes évoquaient le passé de leurs pères, chargé d'histoires et de mystères.

Ce mois-ci, ils parlent de leur relation avec eux, pleine d'amour, de pudeur, et de respect.



Une anecdote qui vous fait penser à votre père ?

Hassan : Quand on est partis boire un café à Lattes, mon daron m'a dit « c'est moi qui ai construit ce bâtiment ». C'était un café. Il m'a dit : « T'es sûr qu'on a le droit de rentrer ici ? » Il ne se sentait pas à sa place. Il croyait vraiment que physiquement, on allait le dégager. Alors que ce n'était pas le cas quoi.

Amine : Quand on va faire les courses, à Montpellier ou alentours, mon père aussi me dit souvent « j'ai construit ça ». À Castelnaud, il a participé à la plupart des chantiers des nouveaux bâtiments.

Radia : Petite, je ne connaissais pas les environs de Montpellier. Une fois que j'ai eu le permis, j'ai découvert Saint-Mathieu-de-Trévières, Saint-Gély, etc. Chaque fois que j'y passais, je pensais à lui, il avait des chantiers dans ces villages.

Amine : Les relations entre père et fils, c'est compliqué. Instaurer un dialogue entre lui et nous, ce n'est pas évident avec l'autorité du père. Les papas marocains sont un peu durs. Pendant très longtemps, c'était dur pour moi de communiquer avec lui. Par exemple, à des moments, il nous emmenait à Palavas. Il nous payait des jeux, et nous racontait comment ça se passait au Maroc, comme une morale. Il voulait aller en Europe alors que son père était imam, et ce n'était pas du tout le même délire. Mon père, il pensait plus à notre avenir.

Hassan : On accorde du respect à la figure des parents et grands-parents. Moi, jamais je n'ai raccroché au téléphone avec mon père ou ma mère.

Jamais vous ne répondez quand il se met en colère ?

Les trois : Jamais.

Hassan : Jamais, jamais, jamais.

Amine : C'est l'autorité. Question de respect.

« Les relations père-fils, c'est compliqué »

Radia : Même s'il gueule. C'est le respect, c'est comme ça.

Hassan : On a tous une phase rebelle hein.

Amine : Ouais, mais tu ne peux pas.

Hassan : J'ai été rebelle par différentes façons. Quand le daron ou la daronne est là, tu obéis et tu la fermes.

Pourquoi vous admirez votre père ? Quel sentiment il vous procure ?

Hassan : Je ne parlais pas d'admiration. Je suis un garçon et la seule personne qui peut m'aider à devenir un homme, logiquement, c'est mon père. C'est plus un exemple, il m'apporte tout ce qu'il me faut pour devenir un homme à mon tour.

Amine : Moi non plus je ne dirais pas que c'est de l'admiration. C'est plus du respect, qu'il impose par tout son vécu. D'autres pères de famille sont potes avec lui et me racontent comment il était quand il est

arrivé en France. Il impose le respect. Au Maroc, ils ont créé une association pour développer le village et pas un truc ne se passe sans lui. Là-bas, tout le monde le connaît. Ils l'appellent le Gaouri (NDLR, le français), parce qu'il s'est intégré facilement. Quand ils étaient en coloc', ils achetaient tout le temps des nouveaux vêtements. Je le vois que je dois lui ressembler.

Radia : Mon père, je l'aime. C'est tout pour moi. Même si, comme dit Hassan, je ne vais pas taper la discute avec lui, il est tout pour moi. Tout ce qu'il a fait pour nous... D'autres enfants n'ont pas cette chance, il y en a qui sont peut-être plus complices avec leurs parents mais ils n'ont pas ce que nous avons eu.

Vous le voyez souvent sourire ?

Amine : Avant, pas souvent. Maintenant, ça m'arrive de le voir éclater de rire. Dans des moments comme ça, je vois que la relation a évolué, on n'est plus trop dans l'autorité. Avec le temps qu'on a passé ensemble, on s'est créé des souvenirs.

Hassan : Mon père est un peu plus sombre que ça. Moi, je ne l'ai jamais vu éclater de rire. Je l'ai déjà vu sourire, rigoler avec ses amis... Après, dans les familles, il y a toujours des histoires, des problèmes qui ne sont jamais résolus, et mon père ça le rend... pas aigri, mais malheureux quoi. Et ça le ronge encore aujourd'hui. Il a 72 ans, c'est le dernier de sa famille, il a vu ses quatre sœurs mourir, il lui reste juste un frère, et c'est l'aîné, donc dans pas longtemps, il ne restera que lui. Rajoutons le fait que mes deux frères ont chacun divorcé deux fois...

mais on ne se le dira pas »

Amine : Ça, ça ne devrait pas poser de problèmes.

Hassan : Ouais, mais mon père prend tout ça à cœur. Au lieu de se dire « ils sont trentenaires c'est leur problème », il se sent encore responsable. Alors que ma mère se dit « c'est leur vie maintenant ».

Le bonheur de vos parents passe par le vôtre. Est-ce que votre bonheur passe par leur fierté ?

Amine : Moi, oui. Chaque fois que je parle avec ses potes, je me dois de leur montrer qu'il n'a pas fait tout ça pour rien. Mon père doit être heureux et ça doit se voir.

Radia : Pareil. Quand un de mes frères fait une connerie au quartier, il lui dit « ne me fais pas honte ». C'est un grand homme, il ne faut pas lui faire honte.

Quand vous serez parents, aurez-vous le même caractère que votre père ou serez-vous différents ?

Radia : Comme mon père, je sais que je gâterai mes enfants. Mais être dur... Avec mon père, on parle de tout ce qui est affaires et tout, mais je n'ai pas vraiment grandi avec lui. Je ne suis pas du genre à le choper, lui faire des bisous comme avec ma mère. Alors que je sais qu'avec mes enfants j'aurai ce genre de relation parce que je les aurai toujours moi.

Hassan : Ce qui nous a manqué, c'est un peu l'amour charnel et comme on sait que ça nous a manqué, on ne veut pas que ce soit un manque pour nos enfants.

Et ça, ça vous a manqué à tous les trois ? Et seulement avec votre père ?

Les trois : Oui.

Hassan : Ma mère, je lui fais des câlins, des bisous, sans pression. Mon père, si je pose ma main sur lui, je sens que ça lui fait un truc bizarre : « Attention, tu me touches la cuisse là ». (Radia éclate de rire)

Amine : Il y a un moment où je ne pouvais pas m'approcher de mon père ou lui adresser la parole normalement. Il y avait le respect et aussi l'autorité. Tu ne pouvais pas parler de n'importe quoi avec lui. Fallait parler de trucs essentiels. Même quand je demandais de l'argent, il me demandait toujours « pour faire quoi ? ». Bon, si le truc vaut le coup, il me donne sans problème, sans compter même.



Radia : Par contre, à chaque fois qu'on fait un truc, il faut lui demander la permission, même pour travailler. Il faut que je lui demande la permission pour tout.

Amine : Si je peux rebondir là-dessus, avec mon grand frère, il a une relation encore plus dure qu'avec nous. Mon frère essaie d'enlever l'autorité père-fils. Chaque fois qu'il fait un truc, il le fait seul, sans permission, sans conseil, et mon père n'aime pas trop ça. Mais ça a mar-

« L'amour charnel, c'est ce qui nous a manqué »

ché. Quand il a eu son permis, à 19 ans, il s'est acheté une voiture sans la permission de mon père. Et depuis ce moment-là, chaque fois qu'il veut un truc, mon père lui répond : « T'es assez grand pour prendre des décisions tout seul ».

Radia : Nous aussi, on doit demander, mais ce n'est pas une question de permission, mais de conseil.

Amine : Moi, je ne peux rien faire sans lui dire « je vais faire ça ». Après, il me dit « fonce », il ne me dit jamais non.

Est-ce que vous lui dites "je t'aime" ?

Amine : Non.

Hassan : Moi, je le dis à ma mère. Tu ne le dis pas à ta mère Amine ?

Amine : À personne.

Hassan : T'es un mauvais fils (rires). Moi je la rafale de câlins et de bisous.

Radia : Pas à mon père. A ma mère oui.

Et lui, il vous le dit ?

Radia : Non.

Amine : Non plus.

Hassan : Mon père, depuis que je suis né il n'a jamais dit je t'aime, même à sa propre femme.

Amine : Ma mère nous le dit souvent.

Hassan : C'est inconcevable que mon père me dise : « Mon garçon, je t'aime ».

Même s'il ne le dit pas vous le savez ?

Amine : Ça se ressent oui.

Hassan : Tu sais comment je sais que mon père m'aime ? Soit il m'appelle Assou, soit il m'appelle Champion. Pour moi, c'est comme un « je t'aime ».

Amine : Il m'a toujours appelé par mon prénom, en entier. Sans jamais l'écorcher. Je le sens quand il m'appelle « mon fils ». Ou Ouldi.

Hassan : Mon père ne m'appelle jamais « mon fils ».

Amine : Mais il ne m'appelle jamais comme ça quand il est en colère.

Radia : Je sais qu'il m'aime et il sait que je l'aime, mais on ne se le dira pas.

Et lui, il sait que vous l'aimez ?

Hassan : Chez nous, on n'accorde pas vraiment d'attention à nos sentiments, même si on devrait. Mon père a tellement de problèmes dans la tête...

Amine : Franchement, je ne sais pas. Mon père n'est pas dans l'affection. Si je lui dis « je t'aime », il va se dire que c'est bien mais pas plus. Je suis tout le temps-là, je pense que ça montre mon affection en quelque sorte. Dans les familles musulmanes, on ne se dit pas souvent je t'aime, mais à travers de petits gestes, ça se voit qu'il y a de l'affection. Quand je rentre ou que ça fait longtemps que je ne les ai pas vus, je leur fais un bisou sur la main.

Radia : Il le sait par le respect que je lui donne. Comment je lui parle. Tout ce que je fais pour lui. Même maintenant, en étant mariée, il sait très bien qu'il peut compter sur moi, qu'il a une fille qui l'aime.

Zakaria ERRAGRAGUI, Abderrahim BASSAOUD et Fouzia AKRAFI

« On est ralenties pour trouver du travail »

L'association Imeif organise des cours d'alphabétisation pour les femmes immigrées du quartier. Celles-ci apprennent à lire et à s'exprimer en français, sous la direction de Diane Marion. L'occasion pour elles de discuter de leur quotidien et de leurs préoccupations. Ce mois-ci, elles évoquent leurs freins à l'emploi.

Zahra : Moi, je veux travailler. Pour ne pas rester toute seule à la maison. Une fois que les enfants sont partis à l'école, je fais quoi ? Je veux gagner mon propre argent, pour être indépendante. Je n'aime pas devoir demander de l'argent à mon mari. Pour l'instant, je n'arrive pas à trouver de travail. Pôle Emploi me dit que je dois d'abord mieux parler français. Mon mari ne voulait pas que je vienne à ce cours avec vous. Maintenant, je lui dis « tu veux ou tu veux pas, mais j'y vais ». Parce que je vois les femmes qui viennent ici. En 4-5 ans, elles parlent bien. Et moi, quand j'accompagne ma fille à l'école, je ne comprends pas ce que me dit la maîtresse. Je ne comprends rien aux réunions. Depuis 2009 je suis en France.

Rachida : Moi aussi j'aimerais bien travailler, mais c'est le français qui me bloque. J'ai déjà fait trois stages comme caissière au Grand Mail, ils m'ont proposé de travailler en caisse, mais comme je ne parle pas bien, je n'ai pas osé. Il y a beaucoup d'Arabes, mais des fois, je bloque en français.

Kamir : C'est dommage parce qu'en deux-trois mois, tu apprends. S'il te l'a proposé, c'est que tu en es capable.

Zahra : À la Paillade, tu n'as pas besoin de parler français (rires).

Fatima : Mon premier rendez-vous à Pôle Emploi, c'était dur. Quand je pose des questions, je ne comprends pas la réponse.

Kamir : Les entreprises demandent presque toutes de savoir lire. Pour un entretien, il faut bien parler, bien présenter. C'est normal.

Rachida : J'étais inscrite au Pôle Emploi, mais ils m'ont radiée. Je ne m'étais pas actualisée.

Marguerite : Moi, des fois, je travaille au noir. Je remplace mon fils pour du ménage.

Kaoutar : Et moi, je fais de la couture, des vêtements pour enfants mais je n'arrive pas à les vendre sur Internet.

Kamir : Mon travail, je l'ai trouvé par le bouche-à-oreilles. Il y a des offres au Pôle Emploi, mais on n'est pas encore capables de chercher nous-mêmes sur Internet. Et comme on n'a pas beaucoup travaillé et qu'on a un certain âge, on n'est pas dans cette dynamique de travail. Mais si on cherche bien, on trouve. Le problème, c'est que par rapport aux enfants, à la maison, au quotidien, parfois c'est difficile. On est ralenties pour trouver un travail. C'est dur pour avoir un temps plein. S'il faut payer une nounou le soir, ou la cantine le midi, être plus fatiguée, moins présente pour mes enfants et au final gagner moins à cause des factures, ce n'est pas motivant. C'est ça le grand souci, pour nous toutes : on a des enfants, on a déjà pas mal de travail. Parce que même sans emploi, il ne faut pas dire qu'on ne travaille pas hein... Là, je fais du ménage dans



« On n'est pas encore capables de chercher nous-mêmes du travail sur Internet ».

les bureaux, le samedi ou le dimanche. J'ai de la chance, c'est quand je veux, j'ai la clé. Je fais 23 heures par mois. Pour moi, c'est génial. Je ne fais pas l'effort de chercher plus parce qu'après ça fait trop. À un certain âge, tu sens que tu as moins de force, moins d'énergie. Les enfants demandent beaucoup d'énergie.

Marguerite : À 16-18 ans aussi, c'est dur.

Meriem : Pourquoi les mamans ne toucheraient pas un petit salaire ? Au moins jusqu'à ce que leur enfant aille à la crèche. Elles seraient reconnues pour leur travail.

Fatima : Il y a des familles qui font du Youtube pour gagner de l'argent, ils se filment en train de faire le ménage.

Kamir : Moi, j'y ai pensé. Je n'ai jamais fait mais ce serait bien. Avec le foulard et tout. Chez moi ! Mais même pour ça, il faut être bon. C'est pas facile... Je l'ai dit à mon fils. Si on avait filmé tout ce qu'on a traversé avec sa maladie (lire *Le Pailladin* #12), on aurait gagné notre vie facilement. Mais il était trop timide pour faire ça.

Diane : Ça ne vous dérangerait pas d'être filmée ?

Kamir : Moi, ça ne me dérange pas. Tant que je n'enlève pas mon foulard, je ne fais rien de mal. Ce serait énorme. Vous imaginez ? L'une fait la cuisine, l'autre nettoie, l'autre fait un pain spécial, de la couture... Vous voyez, on dit qu'on a des problèmes pour travailler parce qu'on ne parle pas bien français ou qu'on ne sait pas écrire. Mais je vous promets qu'avec de la volonté, on peut. J'ai une amie qui ne sait pas lire et fait les courses pour quatre ou cinq personnes, elle leur demande ce qu'elles veulent et s'en sort très bien.

Zahra : Mais il y a un problème. Dans quelle langue on va parler ?

Kamir : Encore mieux. On peut le faire en arabe, berbère, espagnol, français. Avec des sous-titres. Tu as encore plus de chances, il y aura plus de monde pour t'écouter. Chacune parle sa langue. On a mille choses à dire. On peut travailler. Maintenant, il faut avoir le courage de faire. C'est le plus dur.

L'atelier sociolinguistique à visée professionnelle de l'Imeif

« Martin Luther King voulait que les Noirs soient reconnus »

L'association Alisé organise des cours d'alphabetisation pour les femmes immigrées du quartier. Avant Noël, leur animatrice, Denise Perrier, leur a fait visiter l'exposition *I am a man*, au Pavillon populaire. Ces femmes racontent ici leurs impressions sur cette exposition, qui retrace la lutte pour l'acquisition des droits civiques des afro-Américains.

Nadia : Nous avons vu des photos montrant les problèmes des gens de couleur pour vivre et combien ils ont dû lutter. Heureusement, cela a changé et on a même eu un président des États-Unis noir avec Barack Obama. C'est moins sévère aujourd'hui, mais le racisme peut toujours revenir !

Safa : Lors de l'exposition, ce qui m'a fait le plus mal au coeur, c'est de voir lâcher des chiens qui déchiraient les pantalons de ceux qui défilaient, ou quand les manifestants osaient avancer devant une rangée de fusils. Pourtant, ils manifestaient sans violence. C'est vraiment du racisme de les attaquer comme cela. Il faut du courage pour être non violent quand on vous attaque de façon brutale et cruelle.

Selma : Moi j'ai remarqué le Ku Klux Klan (on dit KKK). Ce sont des Blancs très racistes, avec des chapeaux pointus, quelques fois masqués. Ils font très peur aux Noirs quand ils les voient de loin. Cela se voit sur les photos. On les comprend parce que le KKK peut être très cruel.

Kalidja : Moi, j'ai vu aussi qu'au début il n'y avait que des Noirs qui défilaient.

Mais après, il y avait aussi des Blancs par solidarité. C'était courageux car on pouvait être arrêté, emprisonné, blessé ou même mourir. S'engager pour les autres, c'est bien.

Latifa : Ce qui m'a frappé, c'est le combat de James Meredith : il voulait marcher 300 km pour pouvoir s'inscrire à l'Université. Il a été visé par un skipper. Martin Luther King est allé le voir à l'hôpital et a décidé de continuer sa marche avec des centaines de gens. Et ce monsieur a été le premier étudiant à aller à l'Université en 1960 au Mississippi. La Ville de Montpellier l'a invité pour l'inauguration. C'est bien. Il était très ému.

Rachida : Cette exposition nous a informées sur la vie quotidienne du Sud des États-Unis de 1960 à 1970. Merci aux photographes qui ont pris ces photos. Elles nous mettent au courant de nombreux événements qui ont été immortalisés : la marche pour les pauvres à Washington, le KKK, les marches et la mort de Martin Luther King... L'exposition nous a expliqué les sacrifices courageux pour garantir les droits civiques des Noirs américains qui n'avaient pas ou presque « le droit de vivre ». J'ai remarqué la photo de cette étudiante qui, par désobéissance civile non violente, est allée dans un bar réservé aux Blancs.

Radia : Moi, c'est Martin Luther King que j'ai remarqué. Il a organisé ces marches. Il voulait que les Noirs soient reconnus. *I am a man*, ça veut dire « Je suis un homme ». Il demandait de pouvoir voter.



Il a été tué il y a 50 ans, sur le balcon de son hôtel, par un skipper (en 1968). Sa mort a ému beaucoup de gens. J'ai admiré sa veuve, qui, malgré sa douleur, a aussitôt organisé une marche. Elle était avec ses enfants encore jeunes.

Sofia : J'ai compris pourquoi on a donné son nom à une école et à une rue de Montpellier !

Fatima : Je n'aime pas les poèmes parce que c'est difficile à notre âge de retenir les choses. On croit les savoir mais quand on doit les réciter devant tout le monde, on ne les sait plus. Alors, j'ai demandé à ma fille de me faire réciter le *Poème à mon frère blanc* de Léopold Sédar Senghor :

Cher frère blanc,
Quand je suis né, j'étais noir,
Quand j'ai grandi, j'étais noir,
Quand je suis au soleil, je suis noir,
Quand je suis malade, je suis noir,
Quand je mourrai, je serai noir.
Tandis que toi, homme blanc,
Quand tu es né, tu étais rose,
Quand tu as grandi, tu étais blanc,
Quand tu vas au soleil, tu es rouge,
Quand tu as froid, tu es bleu,
Quand tu as peur, tu es vert,
Quand tu es malade, tu es jaune,
Quand tu mourras, tu seras gris.
Alors, de nous deux,
Qui est l'homme de couleur ?



AGENDA

• Chaque mardi et jeudi

Convi'Café

Chaque mardi de 14 à 16 heures et chaque jeudi de 9 à 11 heures, le centre social Caf L'Île aux familles organise un café convivial gratuit. Ouvert à tous, ce Convi'Café est en recherche de bénévoles pour l'animer. Infos au 04 67 75 36 93.

• Chaque mercredi

Démarches numériques

Chaque mercredi après-midi, de 14 heures à 16h30, l'association Habiter Enfin ! organise, en partenariat avec Unis'Cité, une permanence au centre social Caf L'Île aux familles, avec accès aux ordinateurs et l'aide de volontaires pour effectuer toutes démarches administratives (recherche de logement en ligne, demande de prestation, demande HLM, etc.). Gratuit.

• Mardi 5 février

Mes oreilles... Ta voix...

Notre histoire

Culture Hérault organise une journée de rencontre autour du langage, de la lecture et du tout-petit, de 9 à 17 heures, à **Pierresvives**. De nombreuses animations gratuites sont prévues tout au long de la journée. Tél. 04 67 67 36 00.

• Vendredi 8 février

Soirée jeux

Stratégie, hasard, adresse, coopération, pari, bluff, aventure... La **médiathèque Rousseau** organise une soirée jeux dans sa ludothèque, de 19 à 22 heures (dès 8 ans pour les enfants accompagnés, les ados dès 12 ans peuvent venir seuls). Infos au 04 67 10 70 20.

• Jeudi 14 février

Théâtre : Traversée de Nouridine Bara

La compagnie Motif d'évasion met en scène Nouridine Bara dans *Traversée*, à 20 heures à la Maison pour tous **Louis-Feuillade**. Tarif : 2€ + carte MPT. Infos au 04 34 46 68 00.

• Jeudi 14 et

vendredi 15 février

Théâtre : Dans la farine invisible de l'air

La compagnie Doré présentera cette « pièce pour cinq clowns » à 20 heures (aussi à 14h30 le jeudi) au théâtre **Jean-Vilar**. Tarif : de 1 à 19€. Infos au 04 67 40 41 39.

• Mardi 19 février

Soirée échanges et découvertes

Le Centre culturel international Musique sans frontières organise une scène ouverte à tous les artistes (et tous les arts) au **bar du théâtre Jean-Vilar**. À 20 heures. Gratuit. Infos au 09 54 58 74 18.

• Mardi 19 février

Quickwins

La Ville de Montpellier invite les habitants à participer à la co-conception des Quickwins dans le cadre du projet de requalification urbaine du quartier Mosson, de 14 à 17 heures, à la MPT Léo-Lagrange.

• Mercredi 20 février

L'écran magique

À 16 heures, la médiathèque **Jean-Jacques Rousseau** accueille un spectacle pour enfants de 5 à 12 ans. Guillaume est un magicien décidé à révéler un à un les secrets du cinéma. Gratuit. Réservation conseillée au 04 67 10 70 20.

• Jeudi 21 et

vendredi 22 février

Théâtre : Du vent dans la tête

Bouffou Théâtre présentera ce spectacle de Serge Boulier (théâtre marionnettes et comédiens) jeudi à 10 heures et 14h30, vendredi à 14h30 et 20 heures, au théâtre **Jean-Vilar**. Tarif : de 1 à 19€. Infos au 04 67 40 41 39.

• Du lundi 25 février

au vendredi 1^{er} mars

Rap live

L'association Mot'Son organise des ateliers au **bar du théâtre Jean-Vilar** et à Victoire 2. Les artistes travailleront leur jeu de scène sous le regard de professionnels. Infos au 06 60 67 70 87.



LOUIS-FEUILLADE

• Oscar et le monde des chats

Film d'animation de Gary Wang (Chi - 1h27), mercredi 13 à 10 h et 14h30.

• Les invisibles

De Louis-Julien Petit (France - 1h42), avec Audrey Lamy, mardi 12 à 16 h.

• Creed II

De Steven Caple Jr (USA - 2h10), avec Michael B. Jordan et Sylvester Stallone, mercredi 13 à 16h30 ; mercredi 20, samedi 23, mardi 26 et mercredi 27 à 16h ; et jeudi 28 à 18h.

• Mango

Film d'animation de Trevor Hardy (UK - 1h35), mercredi 20 à 10h et 14h, samedi 26 à 14h.

• Boomerang

De Nicole Borgeat (Sui-Bel, 1h32), avec Marlène Saldana, lundi 25 à 16h.

• La grande aventure de Non-non

Film d'animation de Matthieu Auvray (France - 41'), mercredi 27 et jeudi 28, à 10h et 11h.

• Mia et le lion blanc

De Gilles de Maistre (Fra-Ali-Afs - 1h37), avec Mélanie Laurent, mercredi 27 et jeudi 28 à 14h.

• Bumblebee

De Travis Knight (USA - 1h54), avec Hailee Steinfeld, mercredi 27 à 18h15 et jeudi 28 à 16h.

• Les Rencontres cinématographiques de la diversité

Projections de 4 documentaires (tarif unique : 3,50€):

Nos plumes de Keira Maameri (1h23) vendredi 15 à 20h ;

Kuzola, le chant des racines d'Hugo Bachelet (1h12) samedi 23 à 19h ;

Tata Milouda de Nadja Harek (32') samedi 16 à 19h et

Patience, patience, t'iras au paradis d'Hadja Lahbib (Bel- 1h25) samedi 16 à 21h.

Tarifs : de 2,70 à 6€.

Infos au 04 34 46 68 00.

Le Pailladin est un journal participatif **ouvert aux habitants**. N'hésitez pas à apporter vos avis, critiques et propositions d'articles. Infos au 04 48 78 90 91 ou à journalpailladin@gmail.com

Le Pailladin est également disponible en ligne sur www.kaina.tv.

SUDOKU

		2						
1	7	9		4			6	
			9	2		3	5	
2			6	9		5	4	
	6	4		7	8			9
	5	1		6	7			
	4			5		2	7	1
						6		

Les Mots mêlés de Chris Quaillet

E D D Y E R D N A
I N E S E U A W T
R O I W H P V F N
A M L C T A I E E
H Y U E O U D L C
C A J D M L N I N
A R R E I V A X I
Z O E N T E D S V

ANDRÉ
DAVID
EDDY
FÉLIX
INÈS
JULIE
NICOLAS
PAUL
RAYMOND
TIMOTHÉE
VINCENT
XAVIER
ZACHARIE
ZOE